

Le Docteur Mahn et la langue basque

En Mars 1867, il y avait à peine cinq mois que j'avais commencé à étudier le basque, passant un jour sous les arceaux de la rue du Port Neuf, à Bayonne, j'aperçus dans la vitrine d'un papetier qui vendait des livres classiques un petit volume d'apparence modeste sous sa couverture brun rouge avec ce titre allemand: *Denkmæler der baskischen Sprache* «Monuments de la langue basque» par le Dr. C. A. F. Mahn.

Je ne connaissais pas cet ouvrage dont personne ne m'avait parlé et qui n'était mentionné nulle part. Je demandai à le voir, le marchand me dit qu'il me le donnerait à bon compte parce que personne ne voulait l'acheter, à cause de la langue dans laquelle il était écrit. J'emportai la brochure et je constatai qu'elle contenait une matière considérable, la composition était très compacte et imprimée en petits caractères. J'y trouvai 80 pages de textes variés, fort bien choisis, précédés d'une introduction d'une étendue moitié moindre, qui me parut si intéressante que je me vois à la lire la plume à la main et à la traduire phrase par phrase. Je ne reculais pas alors devant les labeurs ardues longs et fastidieux. C'est cette traduction que je crois utile de publier aujourd'hui.

Un certain nombre de personnes en effet, en Espagne surtout, croient et disent, que l'étude scientifique du basque n'a été entreprise que par des allemands, il y a tout au plus trente cinq ou quarante ans. C'est une erreur absolue, d'ailleurs les allemands dont il s'agit appartiennent à l'Ecole moderne des neo-grammairiens qui s'est formée de l'autre côté du Rhin après 1870; dédaigneux des travaux de leurs prédécesseurs, méconnaissant le véritable caractère de la linguistique qui est une science purement naturelle, ils confondent les faits et les accidents d'évolution et par une erreur évidente de méthode concluent trop souvent du simple au composé. Le Docteur Mahn se rattachait à l'Ecole positive des Bopp et des Schleicher. Le Docteur Charlos Auguste, né à Gellerfeld le 9 Septembre 1802 et mort à Steglitz le 26 Janvier 1887, professeur à Berlin était un romaniste distingué. C'est au cours d'un voyage dans le sud-ouest de la France et au nord de l'Espagne qu'il fut amené à s'intéresser au basque; il parcourut le pays, il prit de nombreuses notes et en rapporta plusieurs vieux livres, notamment un *Gueroco guero* qui est aujourd'hui

à la bibliothèque publique de Berlin et un Catéchisme de la Vieuxville (édition originale de 1731, exemplaire unique) qui appartient aujourd'hui à un basquisant d'outre Rhin Les Denkmæler ont paru à Berlin en 1857 chez Duemmler; ils n'ont été tirés qu'à 250 exemplaires aussi sont-ils devenus très rares.

Je n'ajoute aucune note, je ne fais aucune critique, ce qui ne veut pas dire que j'approuve complètement les conclusions du Dr. Mahn. Je publie ma traduction telle que je l'ai faite, il y a cinquante deux ans; je ne crois pas qu'on y trouve de graves erreurs et de grandes inexactitudes. Du, reste les traductions sont toujours plus ou moins mauvaises, à cause de ce qu'on appelait jadis le génie des langues.

Les peuples pensent et expriment leurs pensées de différentes façons; les mots n'ont pas un sens absolu et ne se correspondent jamais exactement d'un idiome à l'autre. Il y a d'ailleurs des choses intraduisibles: le livre admirable d'Edmundo de Amicis, *Cuore* ne peut prendre en français le titre «Cœur»: un traducteur audacieux a mis «grands cœurs», mais ce pluriel et cet adjectif altèrent singulièrement le but et la portée de, l'ouvrage. Le célèbre roman espagnol de Blasco Ibañez contre les courses de taureaux *Sangre y Arena* a été expliqué «Arènes Sanglantes»; cette traduction n'est pas exacte car elle semble impliquer que les courses emmènent toujours mort d'homme ce qui est heureusement fort rare mais toujours possible et c'est précisément cette possibilité, cette incertitude qui fait l'attrait de la course pour beaucoup de spectateurs. Le roman se termine par la mort du torero pris d'une défaillance subite lance au loin par les cornes puissantes du taureau: il est relevé sanglant et inanimé, il est transporté dans les coulisses où il expire sur un misérable grabat entre son fidèle serviteur qui pleure à chaudes larmes, le médecin qui ne peut que constater son impuissance et le directeur de la course fort ennuyé de l'incident; pendant ce temps, dit le texte, de l'autre côté de la mince cloison; *rugia la fiera, la verdadera, la única* «rugissait la bête féroce, la vraie, l'unique». Cette traduction littérale ne rend point l'énergie et la vigueur du texte espagnol. Je proposerais: «on entendait rugir, la bête féroce, la vraie; la seule bête féroce»; le pronom indéfini et la répétition expriment mieux la pensée de l'auteur mais bien faiblement encore Le proverbe italien est toujours vrai: tout traducteur est un traître.

Paris 11 Décembre 1919.

Julien VINSON.